



Éclairer et perfectionner l'esprit : l'éducation libérale et le délicat compromis entre raison et foi dans les écoles classiques de langue anglaise au Bas-Canada (1800-1840)

Shawn McCutcheon

Volume 88, numéro 1-2, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1092008ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1092008ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

McCutcheon, S. (2022). Éclairer et perfectionner l'esprit : l'éducation libérale et le délicat compromis entre raison et foi dans les écoles classiques de langue anglaise au Bas-Canada (1800-1840). *Études d'histoire religieuse*, 88(1-2), 21–37. <https://doi.org/10.7202/1092008ar>

Résumé de l'article

Au début du XIX^e siècle, l'influence du dogme protestant demeurait vivace dans plusieurs écoles classiques de langue anglaise du Bas-Canada. Les contenus éducatifs demeuraient infusés de morale chrétienne et bien que la plupart furent non confessionnelles, l'influence du clergé anglican s'y faisait parfois sentir. Cependant, au-delà d'un quotidien empreint de conventions chrétiennes, il est vrai que les maîtres de ces institutions partagèrent à plusieurs occasions une vision laïque héritée des Lumières. L'éducation libérale participait selon eux au progrès historique des civilisations et au perfectionnement des individus en adéquation avec les lois universelles de la nature. Cette rhétorique demeurait cependant très près des préceptes moraux chrétiens, qu'elle contribua à réaffirmer à l'aide d'un vocabulaire naturaliste nouveau.

Éclairer et perfectionner l'esprit : l'éducation libérale et le délicat compromis entre raison et foi dans les écoles classiques de langue anglaise au Bas-Canada (1800-1840)

Shawn McCutcheon¹

Résumé : Au début du XIX^e siècle, l'influence du dogme protestant demeurait vivace dans plusieurs écoles classiques de langue anglaise du Bas-Canada. Les contenus éducatifs demeuraient infusés de morale chrétienne et bien que la plupart furent non confessionnelles, l'influence du clergé anglican s'y faisait parfois sentir. Cependant, au-delà d'un quotidien empreint de conventions chrétiennes, il est vrai que les maîtres de ces institutions partagèrent à plusieurs occasions une vision laïque héritée des Lumières. L'éducation libérale participait selon eux au progrès historique des civilisations et au perfectionnement des individus en adéquation avec les lois universelles de la nature. Cette rhétorique demeurait cependant très près des préceptes moraux chrétiens, qu'elle contribua à réaffirmer à l'aide d'un vocabulaire naturaliste nouveau.

Abstract: In the early nineteenth century, the influence of Protestant dogma was still pervasive in many English-language classical schools in Lower Canada. Educational contents were still infused with Christian morality and although most schools were non-denominational, the influence of the Anglican clergy was sometimes felt. However, beyond a daily life marked by Christian conventions, it is true that the teachers of these institutions often shared a secular

1. L'auteur détient un doctorat de l'Université McGill. Dans sa thèse, il s'est intéressé à la construction de la masculinité dans les collèges classiques et les écoles de grammaire du Bas-Canada, entre la fin du dix-huitième et le début du dix-neuvième siècle. Son projet postdoctoral actuel, intitulé « Cabarets, jeux et nudité publique : Incartades des collégiens du Petit Séminaire de Montréal (1773-1840) », étudie les comportements scandaleux de jeunes Montréalais qui eurent des démêlés avec la justice. Plus généralement, ses intérêts de recherche comprennent l'histoire transatlantique de l'éducation, du genre, de la sexualité, du contrôle social et de la marginalité. Voir : Shawn MCCUTCHEON, *Honnêtes hommes et gentilshommes : L'éducation classique des garçons et la formation du soi masculin au Bas-Canada à l'âge des révolutions (1791-1840)*, thèse de doctorat, Université McGill, 2021.

vision inherited from the Enlightenment. According to them, liberal education contributed to the historical progress of civilizations and to the improvement of individuals following the universal laws of nature. However, this rhetoric remained very close to Christian moral precepts, which it helped to reaffirm using a new naturalist vocabulary.

Au début du XIX^e siècle, une série de débats scolaires agita le Bas-Canada. Alors que les idéaux libéraux d'éducation des masses hérités des Lumières se répandaient timidement dans la vallée laurentienne, la place de la religion et de la morale dans les écoles, ainsi que le droit de regard des églises en la matière, furent aussi des éléments récurrents des tractations politiques entre l'Assemblée, le gouvernement et les églises au cours de cette période. La question revêtait une grande importance dans l'optique où il était admis que l'instruction élémentaire ne concernait pas seulement l'enseignement de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique, mais aussi l'inculcation des bonnes mœurs². Au-delà de l'instruction élémentaire, la place accordée à la morale chrétienne était tout aussi grande dans les institutions d'enseignement secondaire destinées aux enfants de l'élite. Il est indéniable que le clergé catholique se montra très loquace sur les fins moralisatrices du cours classique. Aux petits séminaires de Québec et de Montréal, respectivement placés sous la responsabilité des Frères des Missions Étrangères et des Sulpiciens, l'inculcation de la piété était autant importante que l'apprentissage du latin et des humanités³. Or, l'enseignement de la morale chrétienne avait aussi sa place dans les écoles de langue anglaise. La chose allait de soi dans le cas des écoles confessionnelles, qu'elles soient méthodistes, presbytériennes ou anglicanes. Cependant, dans cet article, la situation qui prévalait dans les écoles anglophones qui étaient officiellement non confessionnelles, qu'elles soient royales ou privées, sera plutôt examinée⁴. Pour ce qui est des écoles royales financées par le

2. Joseph-François PERRAULT, «Projet d'un manuel pratique d'enseignement», *Star and Commercial Advertiser*, 5 janvier 1829. Sur l'importance de l'instruction religieuse dans les écoles élémentaires, voir : Bruce CURTIS, *Ruling by Schooling Quebec: Conquest to Liberal Governmentality – A Historical Sociology*, Toronto, University of Toronto Press, 2012, p. 59-119.

3. Noël BAILLARGEON, *Le Séminaire de Québec, de 1800 à 1850*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 221-230; Claude GALARNEAU, *Les collègues classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978, p. 210-215. Voir aussi Louise BIENVENUE, Ollivier HUBERT et Christine HUDON, *Le collège classique pour garçons, études historiques sur une institution québécoise disparue*, Montréal, Fides, 2014.

4. Les sources sont tirées de la *Correspondance de l'Institution royale* (Acc447), conservée aux archives de l'Université McGill (MUA), des *Daniel Wilkie Papers* (LMS-055) conservés à Bibliothèque et Archives Canada (BAC), du *Fonds de la Famille McCord* (P001) conservé au Musée McCord (AMM), de publications conservées aux archives de l'Université de Montréal ou via BANQ numérique, puis des archives des Universités de Glasgow (UGASC), d'Édimbourg (UEASC) et d'Aberdeen (UAASC).

gouvernement, il sera question des *Royal Grammar Schools*, fondées en 1816 en vertu de la loi scolaire de 1801 et placées sous la supervision de l'Institution royale pour l'avancement des sciences (I.R.)⁵. La direction de l'école de Québec fut assumée par l'Anglais Robert Raby Burrage, alors qu'à Montréal elle fut confiée à l'Écossais Alexander Skakel en 1818. Ce dernier opérait déjà une école privée dans la même ville depuis 1800. Du côté des établissements privés, soit ceux qui n'étaient pas affiliés à l'I.R. et qui ne recevaient pas de soutien financier du gouvernement, le cas d'une des institutions les plus réputées du temps, soit celle tenue à Québec à partir de 1810 par un autre Écossais, Daniel Wilkie, sera surtout abordé. À l'occasion, le portrait de quelques écoles privées mineures sera inclus.

Toutes ces écoles avaient plusieurs points communs. Contrairement aux petits séminaires franco-catholiques ou aux écoles confessionnelles protestantes, elles étaient placées sous la tutelle du gouvernement ou de maîtres indépendants et échappaient «en théorie» à l'ingérence directe des Églises. Ces institutions étaient, pour la plupart, destinées aux fils de l'élite eurocanadienne. Dans leurs salles de classe, les fils de marchands côtoyaient ceux de grands propriétaires terriens, de magistrats, d'officiers, d'avocats ou de médecins. Bien que la majorité des élèves semble y avoir été anglo-protestante, une minorité de franco-catholiques y fut aussi présente. Les responsables de ces écoles officiellement non confessionnelles disaient favoriser la coexistence religieuse et se vantaient de transmettre un cursus libéral alliant l'enseignement des humanités classiques, des mathématiques, des sciences et d'éléments de formation professionnelle comme l'arpentage, la tenue de livres ou la navigation. Or, l'étude des contenus éducatifs transmis à la jeunesse dans ces écoles révèle que, malgré leur esprit libéral, ces institutions n'échappèrent pas à l'influence d'un héritage culturel religieux. D'une part, la chose se vivait au quotidien : les élèves apprenaient le catéchisme et assistaient aux services divins, les contenus éducatifs regorgeaient de préceptes moraux tirés du christianisme et les écoles royales étaient tout de même soumises à l'influence informelle du clergé anglican. D'autre part, bien que certains maîtres partagèrent plusieurs idées à portée laïque héritées des Lumières, leur rhétorique n'en perpétuait pas moins un fond religieux⁶. En effet, si aux yeux d'une certaine intelligentsia urbaine

5. Dans la correspondance de l'I.R., ces écoles sont appelées tour à tour *écoles du gouvernement*, *écoles de l'Institution*, ou encore *écoles royales*. Voir : MUA, ACC447 ; «Acte pour l'Établissement d'Écoles gratuites, et l'Avancement des Sciences dans cette Province (41 George III, Cap. XVII)», dans *Les statuts provinciaux du Bas-Canada*, vol. 3, Québec, P.E. Desbarats, 1801, p. 129.

6. A.B. McKillop a relativisé la thèse selon laquelle l'instruction anglo-protestante – contrairement à l'instruction catholique – dans les universités canadiennes se détacha très tôt de son caractère religieux. Il montre que si la rhétorique dans les institutions d'enseignement supérieur se laïcisa partiellement au début du XIX^e siècle, celle-ci n'en

l'éducation libérale favorisait le progrès historique des civilisations, ainsi que la formation d'hommes capables de se gouverner d'eux-mêmes en adéquation avec les lois de la nature, toutes ces idées demeuraient néanmoins infusées de vues morales chrétiennes.

Des écoles non confessionnelles sous influence

Officiellement, la majorité des écoles classiques de langue anglaise ne fut jamais placée sous la tutelle directe d'une église protestante. De plus, la plupart d'entre elles, privées ou royales, étaient tenues par des maîtres laïcs. Elles étaient officiellement non confessionnelles et se vantaient de transmettre un cursus libéral. Plusieurs maîtres, surtout ceux qui enseignèrent dans des écoles privées, furent même libres d'exprimer des vues proches des positions déistes des Lumières. Le maître de l'école privée la plus en vue de Québec, Daniel Wilkie, fut toute sa vie un ardent défenseur de la tolérance religieuse et de la réconciliation entre les diverses confessions chrétiennes. Son penchant pour le rationalisme alimenta sa sympathie pour le socinianisme, courant religieux sur lequel il écrivit un essai qui lui valut un prix de son *alma mater*, l'Université de Glasgow, en 1803⁷. Une fois installé au Bas-Canada, Wilkie fit la promotion des écoles non confessionnelles pour encourager la coexistence religieuse dans la colonie. Dans une brochure publiée en 1810, il affirmait que l'instruction morale de la jeunesse chrétienne ne devrait pas être une source de division confessionnelle, mais devait plutôt unir les hommes, puisque toutes les branches du christianisme admettaient des valeurs similaires : « *all Christians, Greeks, Catholics, Protestants, [...] admit that the doctrines of their Religion are addressed to [...] the encouragement of virtue, the destruction of sin, or the consolation of the afflicted [...]* »⁸. Sur le terrain, au-delà des discours de doux rêveurs imprégnés de vues philosophiques, un esprit pragmatique de conciliation semble aussi avoir habité plusieurs maîtres. À Montréal, Alexander Skakel navigua avec fluidité au sein de l'élite anglo-protestante de la ville, composée

restait pas moins imprégnée du dogme chrétien. Je suivrai une piste similaire dans cette étude sur l'instruction secondaire. Voir A.B. MCKILLOP, *A Disciplined Intelligence : Critical Inquiry and Canadian Thought in the Victorian Era*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001.

7. B. CURTIS, *Ruling by Schooling Quebec*, p. 130. Par l'usage de la raison, le socinianisme avait pour ambition de dégager les notions communes à toutes les confessions chrétiennes pour transcender les clivages sectaires. Jacqueline LAGRÉE, « Le statut de la croyance dans le socinianisme », *Revue de Théologie et de Philosophie*, 134, 2 (2002), p. 199-200.

8. Daniel WILKIE, *A letter most respectfully addressed to the Roman Catholic Clergy and the Seigniors of the Province of Lower Canada : recommending the establishment of schools*, Québec, Neilson, 1810, p. 12.

de notables presbytériens et anglicans qui envoyaient leurs fils à son école. Bien qu'il fût presbytérien et membre de la congrégation de la *Kirk* de la rue Saint-Gabriel, Skakel fréquentait aussi la cathédrale anglicane Christ Church. Cette fluidité, assez commune en contexte colonial, fut sans doute aussi facilitée par ses origines. En effet, sa région natale d'Aberdeenshire était reconnue pour son climat confessionnel conciliateur entre épiscopalisme et presbytérianisme⁹. En général, la conciliation interconfessionnelle fut la règle au sein des écoles de langue anglaise face à la nécessité d'accommoder sous un même toit des garçons anglicans, presbytériens, catholiques et méthodistes. À l'image de plusieurs de ses collègues, C.E. Collier rassurera les parents qui pensaient envoyer leurs enfants à son école en 1822 : lorsque venait le temps du catéchisme, « *youth belonging to the English, French, and Scotch Churches, will have strict attention paid to the performance of their several duties, under Tutors belonging to the respective Churches*¹⁰. »

Les écoles privées étaient l'œuvre de maîtres indépendants et jouissaient d'un certain degré d'autonomie face à l'*establishment* protestant de la colonie. Il en allait autrement des écoles placées sous la tutelle de l'Institution royale. La politique scolaire du gouvernement était intimement liée à la question de la place de l'Église anglicane au Canada. L'évêque anglican de Québec, John Jacob Mountain, joua d'ailleurs un rôle déterminant dans les tractations qui menèrent à l'adoption de la loi royale de 1801. Dès les années 1790, il multipliait les démarches auprès des autorités britanniques pour solliciter leur soutien dans la fondation d'écoles. La conversion des Canadiens au protestantisme était au nombre des facteurs qui stimulaient le zèle de cet homme d'Église. Bien que l'Institution royale soutînt officiellement la création d'établissements non confessionnels, la grande majorité des membres et des agents de l'I.R. étaient d'obédience anglicane. Parmi eux, plusieurs étaient des ministres de l'Église d'Angleterre et entretenaient d'étroites relations avec Mountain, comme le maître de l'école royale de grammaire de Québec, Robert Burrage¹¹.

9. Jennifer J. CARTER et Joan H. PITTOCK, *Aberdeen and the Enlightenment*, Aberdeen, Aberdeen University Press, 1987, p. 2 ; Michael LYNCH, Gordon DESBRISAY et Murray G. H. PITTOCK, « The Faith of the People », dans Patricia E. Dennison, David Ditchburn et Michael Lynch (dir.), *Aberdeen, Before 1800 : A New History*, East Linton, Tuckwell Press, 2002, p. 301 ; Richard W. VAUDRY, *Andrew Fernando Holmes: Protestantism, Medicine, and Science in Nineteenth-Century Montreal*, Toronto, University of Toronto Press, 2019, p. 44.

10. C.E. COLLIER, « Mr. C.E. Collier, Proposes », *The Quebec Gazette*, 2 octobre 1817.

11. Réal G. BOULIANNE, « Robert Raby Burrage », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. IX, Université Laval et University of Toronto, 2003, [en ligne] : http://www.biographi.ca/fr/bio/burrage_robert_raby_9F.html.

Entre 1801 et 1830, plusieurs critiques portant sur l'influence du clergé anglican dans l'administration des écoles royales émergèrent. L'Église catholique était particulièrement préoccupée, voyant dans ces établissements un outil d'assimilation des Canadiens. L'évêque de Québec, Mgr Plessis, et son auxiliaire de Montréal, Mgr Lartigue, furent toujours hostiles à l'I.R. et enjoignirent le clergé à s'abstenir de participer à l'administration des écoles royales et à s'opposer à leur établissement dans leurs paroisses, ce qui explique le faible nombre de celles-ci dans les paroisses franco-catholiques¹². Le manque d'engouement des parents catholiques pour ces écoles était flagrant, et ce, même dans le cas de la *Royal Grammar School* de Québec. Ainsi, selon Burrage en 1824, « [d]epuis l'établissement de l'École en 1816, il y a eu onze catholiques, y compris quatre qui y sont maintenant », et ce, sur la cinquantaine d'élèves fréquentant alors son école¹³. Les catholiques n'étaient pas les seuls à se méfier des écoles royales. Surtout après 1820, celles-ci furent perçues comme des instruments de domination anglicane par de nombreux parents appartenant à d'autres dénominations protestantes. Il n'était pas rare que ceux-ci préférèrent envoyer leurs enfants étudier ailleurs. Les presbytériens et les méthodistes adressèrent même plusieurs pétitions à Québec y dénonçant l'influence du clergé anglican¹⁴. Cette situation affecta négativement l'enrôlement dans les *Royal Grammar Schools*. À Québec, si Burrage avait 62 élèves en 1822, il n'en comptait plus qu'une cinquantaine deux ans plus tard¹⁵. À Montréal, à la suite de l'ouverture d'un établissement

12. Sur l'hostilité du clergé catholique, voir : Louis-Philippe AUDET, *Le système scolaire de la Province de Québec : les écoles élémentaires dans le Bas-Canada 1800-1836*, Québec, Éditions de l'Érable, 1955, p. 133-136; Louis-Philippe AUDET, *Le système scolaire de la province de la Province de Québec : L'Instruction Publique de 1635 à 1800*, Québec, Presses Universitaires Laval, 1951, p. 8-22; Réal G. BOULIANNE, « The Correspondence of the Royal Institution for the Advancement of Learning in the McGill University Archives », *Fontanus*, V (1992), p. 56-59; Réal G. BOULIANNE, *The Royal Institution for the Advancement of Learning : the correspondence, 1820-1829, a historical and analytical study*, Thèse de doctorat, Université McGill, 1970, p. 10-14. Pour un portrait plus détaillé, voir B. CURTIS, *Ruling by Schooling Quebec*, p. 59-119.

13. *Rapport du Comité Spécial de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, nommé pour s'enquérir sue l'état actuel de l'Éducation dans la Province du Bas-Canada*, Québec, T. Cary & Co, 1824, p. 57.

14. Daniel WILKIE (dir.), « An Inquiry into the causes that have retarded education in this Country – continued », *The Star and Commercial Advertiser*, 20 février 1828. Sur la méfiance des communautés protestantes non anglicanes, voir : Anne DRUMMOND, *From Autonomous Academy to Public "High School" : Quebec English Protestant Education, 1829-1889*, Thèse de doctorat, Université McGill, 1986; Roderick MACLEOD et Mary Anne POUTANEN, *A Meeting of the People : School Boards and Protestant Communities in Quebec, 1801-1998*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004.

15. MUA, Acc447, *Robert Raby Burrage à Mills*, Québec, 6 août 1822; *Rapport du comité spécial*, p. 49.

presbytérien, le nombre d'élèves de l'école passa de 56 en 1824 à 27 en 1825¹⁶.

Bien entendu, le Comité de l'I.R. se défendit auprès du public et du gouverneur de favoriser les intérêts de l'Église d'Angleterre¹⁷. L'I.R. n'eut de cesse de réaffirmer son engagement à favoriser la coexistence confessionnelle au Bas-Canada en soutenant la fondation et le financement d'écoles royales non confessionnelles, tout en multipliant les requêtes adressées au clergé catholique afin qu'il soutienne celles-ci. Cependant, la lecture de la correspondance de l'I.R. révèle qu'un décalage existait parfois sur le terrain entre les discours officiels tenus en haut lieu et l'attitude pro-anglicane de plusieurs hommes chargés de surveiller les écoles au niveau local¹⁸. En 1823, un de ceux-ci, le révérend Driscoll, causa un esclandre à Berthier en affirmant dans une lettre à un candidat au poste de maître que tous les instituteurs royaux devaient être protestants : « *I have no reason to doubt your qualifications for becoming a teacher in any of the ordinary English school in the Country* », assurait-il à John McConvil, « *but the Royal Institution requires Protestant masters [...]* »¹⁹. Bien qu'il ne faille pas exagérer l'amplitude de tels cas, l'incident Driscoll montre que le Comité de l'I.R. n'exerçait pas un contrôle absolu sur ses collaborateurs locaux. D'autres visiteurs scolaires croyaient aussi dur comme fer que l'I.R. devait assurer l'ascendance anglicane au Bas-Canada. Lorsque George W. Alsopp

16. MUA, Acc447, A. Skakel à Mills, Montréal, 31 septembre 1825.

17. MUA, Acc447, Comité de l'I.R. au Gouverneur Dalhousie, Québec, 30 mars 1829.

18. Il n'est pas question de trancher sur les sentiments réels des autorités britanniques à ce sujet. Cette question, qui alimente l'historiographie depuis longtemps, dépasse le cadre et le propos de cet article. Des historiens et historiennes – notamment Donald Fyson – ont montré l'approche pragmatique qu'adoptèrent les autorités britanniques face aux réalités laurentiennes, modérant leurs vellétés assimilatrices et cooptant les élites franco-catholiques et l'Église. Voir : Donald FYSON, *Magistrats, Police et Société : La justice criminelle ordinaire au Québec et au Bas-Canada (1764-1837)*, Montréal, HMH, 2010. De son côté, Nancy Christie mentionne le décalage entre le discours formel des autorités britanniques et les discours informels tenus dans les journaux et les correspondances. Voir : Nancy CHRISTIE, *The Formal and Informal Politics of British Rule In Post-Conquest Quebec, 1760-1837 : A Northern Bastille*, Oxford, Oxford University Press, 2020. Sans partager la condamnation que fait l'auteure de la thèse « conciliatrice », son ouvrage met en évidence l'opinion négative qu'avaient plusieurs hommes de l'élite anglo-protestante à propos des Canadiens, et ce, dans une perspective postcoloniale. Sur le débat engendré par l'ouvrage de Christie, notamment à propos de sa méthodologie et de sa méconnaissance de l'historiographie québécoise, voir : Benoît GRENIER et coll., « Regards croisés sur une parution récente : Nancy Christie, *The Formal & Informal Politics of British Rule in Post-Conquest Quebec, 1760-1837 : A Northern Bastille* (Oxford, Oxford University Press, 2020), 432 p. », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 74, 4 (printemps 2021), p. 45-67.

19. Archives du Musée de la Civilisation, Fonds SME, Lettre Y.64, Driscoll à J. McConvil, Rivière-du-Loup, 10 octobre 1823.

apprit que Joseph Langley Mills quittait son poste de secrétaire de l'I.R. pour retourner en Angleterre en 1829, il lui écrivit : « *I learn with pain that you are about leaving Canada, we want every member of the Church militant to combat against those who oppose the Protestant ascendancy and none will more regret your absence than myself*²⁰. » À ce sujet, la présence de *dissenters* dans certaines régions comme les Cantons-de-l'Est était perçue comme une véritable menace. L'I.R. se montra intolérante à l'égard des méthodistes, dont le nombre au Bas-Canada augmentait depuis la fin du XVIII^e siècle avec l'arrivée de nouveaux colons en provenance des États-Unis²¹. Ainsi, pour le révérend Thomas Johnson, un autre ministre anglican aux idées bien arrêtées, la construction de nouvelles écoles était un moyen sûr d'asseoir l'influence de l'Église d'Angleterre dans la région et de limiter celle des *dissenters* : « *[i]t is also probable that other schoolhouses will be built in different parts of the Parish. [...] By this measure, the influence of the Church will be greatly extended [...]*²². »

Un fond culturel chrétien

Le statut non confessionnel de la majorité des écoles classiques de langue anglaise ne signifiait pas que, dans les salles de classe, leur quotidien échappait à un fond culturel chrétien. Tout d'abord, la plupart des maîtres de la période avaient reçu une éducation universitaire britannique dont le contenu demeurait infusé de morale religieuse. Daniel Wilkie avait étudié la théologie à l'Université de Glasgow, avant de recevoir son accréditation de ministre presbytérien et de prêcher à l'occasion à l'église St-Andrews de Québec. Quant au maître de la *Royal Grammar School* de Québec, le révérend Burrage, il avait fait des études au très anglican collège Corpus Christi de Cambridge, avant d'être ordonné prêtre par l'évêque Mountain en 1820²³. Malgré les sympathies universalistes de Daniel Wilkie, l'enseignement des valeurs chrétiennes demeurait à la base de l'éducation de la jeunesse :

20. MUA, Acc447, *G. W. Allsopp à Mills*, Cap Santé, 29 mai 1829.

21. R. G. BOULIANNE, *The Royal Institution for the Advancement of Learning*, p. 91 ; A. DRUMMOND, *From Autonomous Academy to Public "High School"*, p. 17 ; Sur la pluralité protestante dans les Cantons et la cohabitation parfois difficile entre *dissenters*, anglicans et presbytériens, voir : Jack LITTLE, *The Other Quebec : Microhistorical Essays on Nineteenth-Century Religion and Society*, Toronto, University of Toronto Press, 2006. Pour Montréal, voir : Jane GREENLAW, « Choix pratiques et choix des pratiques : le non-conformisme protestant à Montréal (1825-1842) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46, 1 (1992), p. 91-113.

22. MUA, Acc447, *T. Johnson à Mills*, Hatley, 19 décembre 1822.

23. Louis-Philippe AUDET, *Le système scolaire de la Province de Québec : L'Institution Royale – Le déclin 1825-1846*, vol. 4, Québec, Presses Universitaires Laval, 1952, p. 126 et p. 188-189 ; B. CURTIS, *Ruling by Schooling Quebec*, p. 80.

«*The Almighty Power, the ubiquity and other perfections of God, [...] are the leading principles, that require continual enforcement in these juvenile institutions [...]*»²⁴.» Néanmoins, au-delà de ces propos de convenance destinés à assurer le public de la respectabilité de leurs écoles, l'instruction religieuse à proprement parler et la liturgie chrétienne occupaient une place relativement modeste dans les écoles anglaises. Alors que les journées des garçons étudiant aux petits séminaires catholiques de Québec ou de Montréal étaient rythmées par les prières, les dévotions et les offices religieux, les élèves des écoles classiques de langue anglaise devaient simplement assister au service divin le dimanche et réciter – pour les protestants – le catéchisme en classe. Cependant, ne pas obéir à ces exigences entraînait des sanctions disciplinaires. C'est ce que découvrit le jeune John Samuel McCord en 1816, lorsqu'il se vit réprimandé par Daniel Wilkie pour ne pas s'être présenté à l'heure fixée pour la récitation de son catéchisme, puis pour s'être absenté du service du dimanche²⁵. Du côté des *Royal Grammar Schools*, les prières se limitaient au début et à la fin de la journée scolaire et l'étude du catéchisme au dimanche²⁶.

En revanche, lorsqu'il est question du sous-texte des contenus éducatifs, force est de constater que ces institutions demeuraient imprégnées du dogme chrétien. Parmi les manuels utilisés, plusieurs demeuraient étroitement associés aux églises protestantes. Les écoles royales étaient approvisionnées en livres par un organe missionnaire anglican, soit la *Society for the Promotion of Christian Knowledge* et son comité diocésain de Québec placé sous l'autorité de l'évêque anglican. Les ouvrages choisis étaient censés former l'enfant à la morale et au dogme protestant. En 1824, les livres approuvés par l'I.R. étaient «[c]eux qui sont adoptés par la 'Société Nationale pour l'Éducation des Pauvres, &c.'²⁷.» Parmi ces œuvres qui étaient aussi communes dans les écoles privées, il y avait la Bible, les catéchismes protestants, *The Immitation of Jesus Christ* et des recueils de prières comme *The Family Assistant*.

Tout le parcours scolaire du garçon comportait une dimension morale. La chose était vraie avant même le début du cours classique, c'est-à-dire lors des classes préparatoires. Précédant le cours classique, le cours préparatoire durait approximativement trois ans. Pendant cette période, les garçons apprenaient les langues modernes, l'histoire, la géographie, les

24. Daniel WILKIE, «A Few Observations», *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. IV, Québec, L'Évènement, 1855, p. 22.

25. AMM, P001, M12958, *Journal of Progress in Education at the Classical and Mathematical School, John Samuel McCord*.

26. *Rapport du Comité spécial*, p. 43.

27. «Règles et Règlements pour les Écoles de Fondation Royale», cité dans *Rapport du Comité spécial*, p. 42-45.

sciences, les mathématiques et certains éléments de formation technique. Dès l'enseignement de l'anglais, des préceptes moraux tirés des Saintes Écritures étaient transmis aux garçons à travers les exercices scolaires. Pour l'apprentissage de l'anglais, l'ouvrage le plus employé était la grammaire de Lindley Murray. L'inculcation des bonnes mœurs était au cœur des intentions pédagogiques de Murray qui disait valoriser « *the cause of virtue, as well as of learning* » et avoir pris soin « *to avoid every example and illustration, which might have an improper effect on the minds of youth; but also to introduce, on many occasions, such as have a moral and religious tendency*²⁸. » Pour l'instruction classique proprement dite, l'enseignement des langues anciennes se faisait à l'aide de manuels qui procédaient d'un esprit similaire. Les maîtres employèrent les manuels latins d'Eton College, de John Mair, de Vicessimus Knox, ou le recueil de Mathurin Cordier²⁹. Tous proposaient de courtes sanctions morales en guise d'exercice de traductions latines. Les *Colloquia* de Cordier étaient reconnues depuis le XVI^e siècle à travers l'espace protestant pour leur probité. Voilà ce que le maître genevois avait à dire aux maîtres : « Commence par les bonnes mœurs. Commence par Dieu et les biens célestes [...]. Enseigne, dis-je, aux enfants, à aimer le Christ, [...] apprends-leur à être pieux, doux, obéissants et bienveillants³⁰. »

Progrès et Providence

Au-delà d'un quotidien scolaire marqué de conventions chrétiennes, les maîtres les plus en vue du Bas-Canada partagèrent aussi des idées à portée laïque héritées des Lumières, notamment à propos du rôle social de l'éducation. Au-delà de l'enseignement des bonnes mœurs, l'instruction fut de plus en plus investie d'un rôle civilisateur. L'idée selon laquelle le perfectionnement des individus entraînait l'amélioration des conditions de vie collective sous-tendait cette rhétorique libérale³¹. L'émergence du discours sur l'utilité sociale de l'éducation au début du XIX^e siècle reflétait

28. Lindley MURRAY, *English Grammar*, vol. 1, York, Thomas Wilson & Son, 1808, p. 11.

29. *Exempla Minora, Exempla Moralia*, Eton, 1769-1770; Mathurin CORDIER, *Colloquia Selecta*, Lausanne, 1554; John MAIR, *Introduction to the Latin Synthax*, Edinburgh, 1750; Vicesimus KNOX, *Elegant Extracts, Or, Useful and Entertaining Pieces of Poetry, Selected for the Improvement of Young Persons*, London, 1784.

30. « *De corrupti sermonis emendatione libellus* », traduit par Pierre Mesnard dans « La Réforme et l'éducation de la jeunesse », *Foi Éducation*, 47 (avril-juin 1959), p. 92 et cité dans Gabriel Mutzenberg, *Grands pédagogues de Suisse romande*, Lausanne, L'Âge de l'homme, 1997, p. 24.

31. Jean-Marie Fecteau décrit ainsi le libéralisme du début du XIX^e siècle, enraciné dans l'optimisme des Lumières à propos de la perfectibilité humaine et du progrès social. Voir : Jean-Marie FECTEAU, *La liberté du pauvre : crime et pauvreté au XIX^e siècle québécois*, Montréal, VLB, 2004.

l'influence croissante, dans les cercles éduqués britanniques, de l'idée de progrès. Particulièrement en vogue en Écosse où furent éduqués de nombreux maîtres, la notion de progrès humain domina les interprétations historiques dans les universités dès la fin du XVIII^e siècle. La rapide diffusion des travaux d'Adam Smith – particulièrement *The Wealth of Nations* (1776) – contribua à répandre l'image de sociétés humaines en marche vers des niveaux supérieurs de civilisation³². Universelle, l'histoire stadiale avançait la thèse du raffinement des peuples par degrés, de la barbarie à la société commerciale, en passant par le pastoralisme et l'agriculture. Cette théorie construisit une hiérarchie des cultures modelée sur l'expérience occidentale. Sans surprise, les sociétés européennes trônaient à son sommet³³. Or, la Providence divine ne disparut pas complètement de cette interprétation historique. En effet, aux yeux de plusieurs philosophes influents comme Lord Kames et William Robertson, celle-ci accompagnait, voire guidait, la marche du progrès³⁴.

L'œuvre littéraire de Daniel Wilkie illustre l'impact de ces idées au Canada. Dès 1810, il soutint que l'ouverture d'écoles stimulerait le développement de la colonie, l'adoucissement des mœurs et le bonheur de ses habitants. Selon lui, l'éducation était censée favoriser l'avènement du stade de civilisation ultime, la société commerciale, ce qui était souhaitable à ses yeux dans une contrée où la majorité de la population demeurait paysanne. Concrètement, l'instruction inciterait selon lui les Canadiens à adopter des techniques agricoles plus efficaces et des pratiques comme l'inoculation³⁵. Selon Wilkie, en favorisant le progrès matériel, l'éducation permettrait aussi la coexistence harmonieuse des populations eurocanadiennes vivant au Bas-Canada, voire présiderait à leur fusion en un seul peuple : «*The education of the people at large in this Province, is the only means of uniting the inhabitants of Canada. It is by this means that they may be blended into one*

32. Silvia SEBASTIANI, « National Characters and Race : A Scottish Enlightenment Debate », dans Thomas Anheret et Susan Manning (dir.), *Character, Self, and Sociability in the Scottish Enlightenment*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011, p. 195 ; David DITCHBURN, « Educating the Elite : Aberdeen and its Universities », dans Patricia E. Dennison, David Ditchburn et Michael Lynch (dir.), éd., *Aberdeen, Before 1800 : A New History*, East Linton, Tuckwell Press, 2002, p. 340.

33. Thomas ANHERT et Susan MANNING, « Introduction : Character, Self, and Sociability in the Scottish Enlightenment », dans T. Anheret et S. Manning, *Character, Self, and Sociability in the Scottish Enlightenment*, p. 21.

34. Silvia SEBASTIANI, *The Scottish Enlightenment : Race, Gender, and the Limits of Progress*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2013, p. 74. Voir aussi : Nicolas PHILLIPSON, « Providence and Progress : An Introduction to the Historical Thought of William Robertson », dans Stewart J. Brown (dir.), *William Robertson and the Expansion of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 35-73.

35. D. WILKIE, *A Letter Most Respectfully*, p. 36-37.

people³⁶.» Plus de trente ans plus tard, Wilkie réitérait ces sentiments. En 1841, dans un discours prononcé devant la Société littéraire et historique de Québec alors que la vallée laurentienne se remettait à peine des rébellions patriotes, il réaffirma l'importance de l'éducation pour le développement du Canada et pour assurer l'harmonie entre ses habitants, une certitude soutenue par sa foi en la Providence³⁷.

Au-delà du rôle assumé par la Providence dans la marche du progrès, aux yeux de Wilkie, même l'enseignement des sciences et des arts mécaniques, crucial pour stimuler le progrès matériel de la colonie, devait se faire sur la base de quelques principes moraux : «*Religion, in one shape or other, must enter into the basis of every scheme of education. It would, indeed, be impossible, without some religious principle, to teach the most common mechanic art*³⁸.» L'étude des sciences en particulier avait pour but ultime de prouver l'existence de Dieu. Dans la description que donna Daniel Wilkie des cours de philosophie naturelle pour adultes donnés à Montréal à l'hiver 1829 par Alexander Skakel, il précisa que «*[t]he Introduction will point out [...] the manifold proofs it gives of the wisdom, the power and goodness of the Creator*», alors que «*[t]he conclusion will embrace a general survey of Matter and its Laws, [...] constantly governed by a Power, immaterial, intellectual, wise, and omnipotent*³⁹.» Un postulat similaire concluait probablement les cours de sciences que Skakel enseigna aux garçons de son école privée, puis à la *Grammar School de Montréal*⁴⁰. À Québec, Daniel Wilkie enseigna les «*Evidence[s] of Natural and Revealed Religion*⁴¹.» Encore une fois, le phénomène est attribuable à la formation qu'avaient reçue Wilkie et Skakel dans leur Écosse natale, respectivement à l'Université de Glasgow et au *King's College* d'Aberdeen. En effet, à la fin du XVIII^e siècle, l'enseignement de la philosophie naturelle était solidement établi dans les universités britanniques. Cependant, bien que les philosophes écossais étaient généralement sensibles à l'empirisme de la méthode scientifique établie par Francis Bacon dans *Novum Organum* (1620)

36. D. WILKIE, *A Letter Most Respectfully*, p. 38.

37. D. WILKIE, «A Few Observations», p. 23.

38. D. WILKIE, «A Few Observations», p. 22.

39. Daniel WILKIE, «Natural Philosophy», *The Star and Commercial Advertiser*, 18 novembre 1829.

40. Dans ses rapports à l'I.R., Skakel mentionnait l'enseignement de la philosophie naturelle, chose qu'il faisait depuis le début du XIX^e siècle dans son école privée. Voir : MUA, Acc447, *Skakel à Mills*, 5 décembre 1821. Le programme de ce cours semble avoir été similaire à celui décrit par Wilkie, ne serait-ce que par l'étude de la liste des instruments scientifiques utilisés par Skakel avec ses élèves. La liste de ces instruments, qu'il légua à l'Université McGill, se trouve dans son testament. MUA, MG380, *Testament of Alexander Skakel*, Montréal, 25 février 1847.

41. AMM, P001, M12958, *Journal of Progress in Education*.

et qu'ils étaient enclins à ancrer leurs explications du monde dans les lois de la nature, un grand nombre eut tout de même soin de préciser que l'étude de ces lois étayait l'existence de l'être suprême qui les avait instaurées⁴².

Un soi moderne qui garde son âme

À terme, l'ambition d'amener les garçons à acquérir le « gouvernement de soi » était au cœur du projet éducatif libéral. En ce sens, l'instruction classique de langue anglaise participa à la naissance du soi moderne, c'est-à-dire d'une individualité dont les bornes sont fixées par les lois de la Nature et qui se gouverne d'elle-même. Le soi libéral s'autorégule dans l'espace de sa propre intériorité, et ce, sans l'assistance d'instances coercitives externes. Le phénomène alla de pair avec le postulat philosophique affirmant que les hommes étaient fondamentalement libres, conduisant des philosophes comme Rousseau à promouvoir l'idée d'une pédagogie axée sur la responsabilisation des enfants. Il s'agissait alors d'amener le garçon à réguler seul son comportement selon les normes de la société et de lui impartir le désir constant de s'améliorer⁴³.

Depuis la Renaissance, inculquer la discipline à la jeunesse faisait partie des buts de l'éducation classique. Même aux XVIII^e et XIX^e siècles, la pensée de nombreux philosophes britanniques demeurait imprégnée de principes stoïciens qui valorisaient l'autodiscipline et le cours classique abondait en exemples de grands hommes de l'Antiquité dont la virilité était définie par la rigueur de leur discipline personnelle⁴⁴. Dans une certaine mesure, le naturalisme des Lumières éclaira ces idées sous un jour nouveau. Il fut de plus en plus convenu que l'éducation libérale, puisqu'elle s'effectuait dans le respect des lois naturelles présidant au développement des facultés intellectuelles de l'individu, avait pour but d'encourager les garçons à raisonner naturellement et de façon autonome. Ainsi, pour Daniel Wilkie, l'étude permettait à l'homme d'acquérir le « *self-government* » essentiel à la vie sociale⁴⁵. Lorsqu'il comparut devant le comité spécial créé par

42. Paul WOOD, « Science and the Scottish Enlightenment », dans Alexander Broadie (dir.), *The Cambridge Companion to the Scottish Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 99.

43. Stéphane MARTINEAU et Alexandre BUYASSE, « Rousseau et l'éducation : apports et tensions », *Phronesis* 5, 2 (2016), p. 17 ; Raymond MARTIN et John BARRESI, « Care of the Soul », dans Raymond Martin et John Barresi (dir.), *The Rise and Fall of Soul and Self: an Intellectual History of Personal Identity*, New York, Columbia University Press, 2006, p. 142.

44. Voir à ce sujet Christian MAURER, *Stoicism and the Scottish Enlightenment*, Milton Park, Routledge, 2016.

45. Daniel WILKIE, « An Inquiry into the Causes that have Retarded Education in this Country », *The Star and Commercial Advertiser*, 4 janvier 1828.

l'Assemblée législative pour enquêter sur l'état de l'éducation au Bas-Canada en 1824, le directeur de l'école de grammaire de Québec, Robert Raby Burrage, abonda dans le même sens. Éduqué à Cambridge, Burrage déplorait le faible nombre d'écoles qui proposaient un cursus libéral et, selon lui, « tant que l'on n'introduira point un système plus libéral », soit « un système qui en rendant la lecture de l'Écolier plus générale lui développe davantage les facultés de l'esprit, les connaissances acquises seront très limitées et seront de très peu d'utilité. » Selon lui, ce n'était « que par la discussion libre d'objets d'une importance générale que l'esprit est éclairé et perfectionné⁴⁶. »

Ce raisonnement se basait en partie sur les conclusions émises par une autre discipline clé des Lumières écossaises, soit la philosophie morale, qui tenta de comprendre le fonctionnement de l'entendement. Au XVIII^e siècle, des philosophes comme Thomas Reid, Adam Smith et Dugald Stewart dissocièrent l'étude de l'esprit de l'épineuse question de l'âme et l'ancrèrent dans les lois de la nature et dans la sensibilité des corps. Ainsi, la philosophie morale écossaise insistait sur l'importance du rôle des organes des sens et des nerfs dans l'entendement. Elle s'inscrivait en continuité avec le sensualisme rationnel de John Locke et d'Isaac Newton, pour qui les sensations du corps et les sentiments qu'elles provoquent étaient essentiels à la formation des idées⁴⁷. Ainsi, pour Dugald Stewart, qui enseigna à l'Université d'Édimbourg, Descartes n'avait pas raison lorsqu'il avait émis son célèbre « je pense, donc je suis, » lui préférant son propre postulat : « *It is from a consciousness of my sensations that I know I exist*⁴⁸. »

Cependant, les penseurs de la philosophie morale s'opposèrent au relativisme des Lumières dites « radicales. » Ils étaient surtout hostiles aux idées de David Hume, qui défendait la subjectivité de la morale et de la vérité. Le postulat selon lequel les conventions sociales et les personnalités individuelles n'étaient que le résultat subjectif d'expériences sensibles leur apparaissait dangereux. Pour des intellectuels conservateurs, le relativisme moral était susceptible de miner les principes chrétiens sur lesquels se basait la vie en société. À ce titre, la philosophie cognitive britannique devait beaucoup à l'influence de *Theory of Moral Sentiments* (1759) d'Adam Smith et de *An Inquiry into the Human Mind* (1764) de Thomas Reid. Dès les années 1760, le concept de sens commun développé par Reid et ses disciples apparut comme un remède au scepticisme⁴⁹. La philosophie du *Common Sense* rejeta tout relativisme et affirma plutôt que les individus possédaient

46. *Rapport du Comité Spécial*, p. 53.

47. P. WOOD, « Science in the Scottish Enlightenment », p. 94.

48. UEASC, Dc.4.97, Archibald BELL, *Lectures on Moral Philosophy by Dugald Stewart Esq., delivered in the University of Edinburgh in the years 1793-4*.

49. S. SEBASTIANI, *The Scottish Enlightenment*, p. 1-3.

en eux des instincts moraux universels implantés dans leur cœur par Dieu⁵⁰. Parallèlement, les philosophes écossais insistèrent sur l'immortalité de l'âme et sur sa supériorité sur le corporel⁵¹: «*The immateriality of the soul establishes the important distinction between matter & mind, that the former consists of parts & is perpetually liable to change, the latter has no part in & is in its own nature constant*⁵².» Ainsi, tout en participant à la redéfinition naturaliste de l'esprit en affirmant l'importance des sensations du corps dans son développement, les philosophes préservèrent les certitudes morales chrétiennes⁵³.

Pour Daniel Wilkie, les idées de Smith représentaient «*the most accurate views of human nature*⁵⁴.» Il contribua à en diffuser les idées au Bas-Canada. Dans une oraison qu'il livra en 1827 à la Société littéraire et historique de Québec, il assura son auditoire que si les humains pouvaient comprendre les beautés du monde, c'était parce que «*the bountiful Author or existence [...] has endowed all his rational offspring with faculties to enjoy them*⁵⁵.» Comme pour plusieurs de ses contemporains, la certitude de l'existence de l'âme et de sa supériorité sur le corporel allait de soi dans l'esprit de Wilkie et il semble qu'il enseigna aussi ces préceptes à ses élèves. Ainsi, aux examens publics de fin d'année de 1809, le jeune J. Sewell partagea ses réflexions sur le sujet devant les notables de la capitale: «*Since the mental powers ought to govern the corporeal, it is above all things necessary, that the former should be well directed*⁵⁶.»

En fin de compte, malgré les bouleversements intellectuels du XVIII^e siècle, l'antique psychologie platonicienne dont avait hérité le christianisme demeurait vivace. L'esprit, tout comme l'âme, était perçu comme plus noble que le corps et il revenait au premier de maîtriser le second et ses désirs. Ce faisant, les représentations des masculinités idéales véhiculées dans les écoles s'appuyaient sur un modèle prémoderne et

50. Heiner F. KLEMMER, «Skepticism and common sense», dans A. Broadie, *The Cambridge Companion to the Scottish Enlightenment*, p. 114.

51. Sur le conservatisme des Lumières écossaises, voir: S. SEBASTIANI, *The Scottish Enlightenment*, p. 1-21.

52. UAASC, MSK187-189, Robert Eden SCOTT, *Notes on Natural Philosophy for Tertian Class of 1796-1797*, 3 volumes.

53. S. SEBASTIANI, *The Scottish Enlightenment*, p. 107-109.

54. BAC, Fonds LMS-0155, *Journal*, «On Dr Smith's Theory of Moral Sentiments», Glasgow, 1797.

55. Daniel WILKIE, «An oration delivered before the Literary and Historical Society of Quebec», *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. III, Québec, Neilson, 1837, p. 390.

56. «This day the Academy on Garden Street», *The Quebec Mercury*, 14 août 1809.

opéraient selon un code viril patricien⁵⁷. Dans les contenus éducatifs de la période, les exemples tirés de la vie des grands hommes de l'Antiquité abondaient. Tout au long de leurs études, les garçons de la bourgeoisie entraient donc en contact avec des modèles masculins où l'idéal romain de *virilitas* prédominait. L'homme viril était celui qui maîtrisait ses passions et se distinguait par la fermeté de son caractère. Le contrôle de soi dont le patricien faisait preuve contribuait à légitimer l'autorité du *pater familias* sur ses dépendants, c'est-à-dire sur les femmes et les enfants, qui étaient jugés plus prompts à s'abandonner à leurs désirs. Bien que plusieurs philosophes britanniques relativisèrent ce paradigme traditionnel au cours du XVIII^e siècle en faisant l'apologie du mariage compagnon et de l'amitié entre les époux, dans les cercles éduqués anglo-protestants, l'homme demeurait toujours perçu comme chef de famille d'un point de vue légal, moral et culturel⁵⁸. De plus, en inculquant un strict contrôle des passions aux garçons, l'instruction classique était censée conférer aux fils des notables une virilité socialement supérieure à celle d'une foule d'autres hommes dont le caractère moins ferme en faisait des subalternes⁵⁹. La dignité et le sang-froid du patricien légitimaient ainsi la préséance morale de la bourgeoisie vis-à-vis des classes populaires indisciplinées. D'ailleurs, pour le jeune Sewell, le fait que « [t]he system of instruction pursued by the moderns, respects the mind more than the body », assurait l'excellence morale du cursus classique libéral que lui avait transmis son professeur⁶⁰. L'éducation représentait un garde-fou moral. Il s'agissait d'éduquer les garçons « in a manner which

57. J'emprunte le terme de « patricien » à Brian Young notamment, qui l'emploie dans son ouvrage portant sur les familles McCord et Tashereau. Voir : Brian YOUNG, *Patrician Families and the Making of Quebec: The Tascheras and McCords*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014. J'aborde la question du genre plus en détail aux chapitres III et IV de ma thèse. Voir : S. MCCUTCHEON, « Le Patricien et l'Autre, ou la virilité et ses ombres » ; « Maître de ses désirs », dans *Honnêtes hommes et gentilshommes*, p. 145-279.

58. Citons notamment Francis Hutcheson dans *A System of Moral Philosophy* (1755). S. SEBASTIANI, *The Scottish Enlightenment*, p. 137 ; Jane RENDALL, *The Origins of Modern Feminism: Women in Britain, France and the United States 1780–1860*, Basingstoke, Macmillan, 1985, p. 11–12.

59. Pour plus de détails sur les distinctions entre virilité et masculinité, ainsi qu'entre masculinités hégémoniques et subalternes, voir : Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINES et Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité: Le triomphe de la virilité, le XIX^e siècle*, vol. 2, Paris, Seuil, 2011 ; Raewyn CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender and Society* 19, 6 (décembre 2005), p. 829-859. Jan Noel a étudié l'impact des transformations de l'idéal de masculinité patricienne valorisé par les élites sur la perception qu'eut le public de certains politiciens comme Louis-Joseph Papineau. Jan NOEL, « A Man of Letters and Gender Troubles of 1837 », *The Canadian Historical Review*, 98, 3 (septembre 2017), p. 505-531.

60. « This day the Academy on Garden Street », *The Quebec Mercury*, 14 août 1809.

*shall enable them to defy the allurements of vice [...]*⁶¹. » Ce discours, bien qu'il s'inscrivait dans le courant libéral des Lumières, réaffirmait l'ordre moral préexistant à l'aide d'un vocabulaire nouveau⁶². D'une part, les vices causés par l'abondance matérielle de la société commerciale dont les maîtres cherchaient à préserver la jeunesse demeuraient étroitement associés aux péchés capitaux. L'amour du luxe et du confort pouvait être source d'orgueil et s'apparentait à la gourmandise et à la paresse, alors que la fréquentation des femmes de mauvaise vie s'apparentait à l'impureté et à la luxure. D'autre part, les valeurs morales essentielles à l'acquisition du gouvernement de soi, comme l'« *Industry, perseverance & sobriety, [...]* »⁶³ s'apparentaient quant à elles aux antiques vertus chrétiennes de tempérance et de continence.

Au début du XIX^e siècle, l'influence du dogme protestant se faisait toujours sentir dans plusieurs écoles classiques de langue anglaise du Bas-Canada. Les contenus éducatifs demeuraient infusés de morale chrétienne et – surtout dans le cas des écoles royales – bien que la plupart furent non confessionnelles, l'influence du clergé anglican s'y fit parfois sentir. Cependant, au-delà de ce substrat culturel et d'un quotidien empreint de conventions chrétiennes, il est vrai que les maîtres de ces institutions partagèrent à plusieurs occasions une vision laïque héritée des Lumières, orientée vers la quête du progrès et faisant l'apologie de l'instruction libérale. L'éducation participait selon eux au progrès historique des civilisations. De plus, sensibles au tournant naturaliste, certains considéraient l'éducation morale comme étant propre à amener le garçon à se gouverner lui-même, et ce, en adéquation avec les lois universelles de la nature. Cette rhétorique demeurait cependant très près des préceptes moraux chrétiens, qu'elle contribua à réaffirmer à l'aide d'un vocabulaire mis au goût du jour. Dans une certaine mesure, les Lumières fournirent un nouveau langage naturaliste à une série d'idées déjà bien enracinées dans la culture eurocanadienne.

61. D. WILKIE, *A Letter Most Respectfully*, p. 45.

62. J. J. CARTER et J. H. PITTOCK (dir.), *Aberdeen and the Enlightenment*, p. 114.

63. Daniel WILKIE, «An Essay on the Education and Studies of a Canadian Merchant», *The Star and Commercial Advertiser*, 19 août 1829.